

La serveuse du coin

André Major

Volume 16, Number 3 (93), May–June 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1479ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1974). La serveuse du coin. *Liberté*, 16(3), 57–64.

La serveuse du coin

1

Le gros jeune homme pâle venait de s'asseoir à la table occupée par un grand six pieds qui, lui, avait le teint brûlé et le nez fin, très droit. Ils se regardaient. Le grand brun plantait sa fourchette dans sa pointe de tartes aux pommes gélatineuses, et il reniflait. L'autre mordillait nerveusement l'ongle de son pouce déjà si court que la chair le débordait. Son regard glissa sur la table et s'échappa furtivement du côté où la voix de la serveuse répétait la commande d'un client. « Eh ben ! » soupira le grand brun, sa dernière bouchée avalée. « Ça lui prend du temps », répliqua le gros. Mais le grand brun haussa les épaules en soufflant sur son café fumant. « Fait chaud ces jours-ci », ajouta aussitôt le gros en passant son index sous le col de sa chemise de coton. « Ça durera pas. On est quasiment en novembre.

— Paraît qu'ça va refroidir. »

Et il regarda, derrière le grand, la porte battante de la cuisine que repoussait la serveuse revenant avec son plateau. Il fit le geste de lever la main comme pour faire claquer ses doigts, mais il en resta là, rougissant. « Comment tu t'appelles ? » demanda l'autre occupé à se rouler une cigarette. « Moi ? » La question, trop directe, lui coupait le souffle. Il le reprit, puis tout d'une traite : « Bourdage. Jean-Louis Bourdage. J'reste pas loin, à deux rues, tout seul avec man. » Le grand prit le temps d'allumer sa cigarette, de tirer une bouffée, avant de se présenter : « Rajotte d'Abitibi. On a d'la famille en Gaspésie, mais on est quand même de l'Abitibi. » Bourdage jouait avec ses mains blanches et rondes. Il avait l'air d'étouffer ; il finit par respirer : « Ah ! oui, l'Abitibi... Comment ça marche ? » Le grand Rajotte avança la tête, les

yeux ronds, mais Bourdage, déjà, revenait sur ce qu'il avait dit : « J'veux dire : est-ce que ça va bien par chez vous ? Parce que, l'aut' jour, j'ai entendu dire que c'était un pays-fantôme... » Rajotte mordait sa cigarette, pris de court. Le silence était comme un trou. « Un pays humide, y paraît », insistait Bourdage, les yeux posés sur ses mains croisées. « Tu peux faire des milles, pis des milles, sans voir un maudit chat. Du sapinage tout l'temps. T'enverrais l'armée bûcher tout ça, ça prendrait l'éternité pis ça serais encore pareil. Ça t'en bouche un coin, hein, le gros ? » La serveuse leur tournait le dos à ce moment-là, et Bourdage rougissait tout en continuant de regarder ses mains crispées sur le bord de la table. « J'en ai plein mon casque de l'Abitibi si tu veux savoir. J'ai pris l'train, pis bonjour tout l'monde ! » Son sourire avait des caries si terribles que Bourdage ravala sa salive et détourna les yeux, l'écoutant d'une oëille raconter qu'à quatorze ans il ravaillait dans la mine : « Creuse, pis creuse. Tu sors de ton trou, noir comme le cul. Tu tousses, tu crache tes poumons. Y a pas une fille qui veut t'embrasser. Un bon jour, le docteur, i' m'dit : arrête donc de fumer, t'as les poumons goudronnés. Mon père est mort des poumons, mais i' fumait pas, j'y dis. Le docteur disait pus rien. Tu comprends, c'est la compagnie qui l'paye, lui aussi. Ça fait qu'i' peut pas te dire la vérité vraie. Tu devrais voir ça, chez nous. L'été, t'es pris dans la boue. L'hiver, parle-moi-z-en pas, la route est bloquée presque tout l'temps. Tu restes dans ton trou. Quand tu te fais pas manger par les mouches noires, c'est pasque qu'i' gèle à mort. » La tête penchée, Bourdage avait l'air abruti comme s'il avait passé trois heures devant le petit écran, tandis que Rajotte continuait : « Comme c'est là, j'suis chômeur. Le Bureau d'la Main-d'oeuvre s'occupe de mon cas. C'est long pasqu'un mineur, rendu en ville, ça vaut rien, tu comprends, pas de métier, pas d'expérience, pas d'anglais, rien. En attendant, j'brûle mon argent. Faut vivre quand même. »

Bourdage parut se réveiller brusquement : « C'est pour ça que tu passes ton temps ici ? » Les petits yeux de Rajotte clignotaient. Il cracha un brin de tabac collé à sa lèvre. Bourdage essayait de sourire, mais pas moyen : « Moi non plus j'travaille pas. J'suis invalide. On dirait pas ça à me voir, gros et grand

comme j'suis. J'ai pas de forces. Ma colonne. Paraît qu'est molle. Même à l'école, j'étais comme ça, j'pouvais tomber dans les pommes si je jouais trop longtemps. » Il se tut comme la serveuse s'approchait pour glisser l'addition sous la soucoupe de Rajotte. Bourdage commanda un thé mais si faiblement que la serveuse dut se pencher pour le comprendre. « Maudit papier ! » se plaignit Rajotte qui recommença à rouler sa cigarette, passa la langue sur la bordure collante et l'alluma. « Tout jeune, moi, quand j'entendais parler de Montréal, c'est ben simple, j'avais les oreilles chaudes, j'imaginais j'sais pas quoi... Des fois, on s'fait des idées, pis t'arrives en ville, tu niaises tout seul, t'attends... J'm'étais juré de mener la grosse vie. Veux-tu m'dire pourquoi j'aurais pas l'droit d'en profiter à mon tour ? »

Et comme la serveuse revenait avec la tasse de thé de Bourdage, il allongea le bras vers elle, comme pour l'enlacer. Mais elle s'écarta à temps, et il éclata de rire. Bourdage regardait son thé fumant, disant : « C'est drôle parce que moi, j'passe des heures à penser à des coins comme la Gaspésie, la Côte nord, l'Abitibi, c'est vrai ! L'Abitibi. Les arbres, la rivière, la neige, les champs... J'connais pas ça » Rajotte ricana : « A la place, le gros, j'resterais icitte. Malade comme t'es, t'aurais intérêt à pas trop t'éloigner. » Le sourcil droit de Bourdage tremblait. Il se reprochait d'en avoir trop dit. Man avait raison. Mais c'était plus fort que lui, il ajouta : « J'aurais aimé ça vivre en plein bois ou bien sur le bord de l'eau. Me semble que c'est moins triste qu'en ville. Man veut pas entendre parler de déménager. Tu la connais pas... Personne peut lui faire changer d'idée.

— Ton thé va prendre en glace. »

Le thé gargouillait dans sa gorge blanche, sans pomme d'Adam. Il grimaçait : « Me suis brûlé. » Rajotte, le bras étendu le long du dossier de la banquette, souriait toujours : « As-tu l'habitude de venir prendre ton thé icitte ?

— Des fois.

— La p'tite serveuse attire pas mal de monde, on dirait. »

Bourdage avait baissé la tête sur sa tasse, sans répondre. Puis il se leva brusquement : « Faut que j'y aille. Man va

encore s'imaginer qu'y m'est arrivé un malheur.

— J'vas t'payer ton thé.

— Voyons donc !

— Quinze cennes de plus ou de moins . . . »

Bourdage jeta un dernier coup d'oeil vers la cuisine en boutonnant son paletot et sortit, le dos rond. Rajotte commanda un autre café en soufflant sa fumée sous le nez de la serveuse.

2

Sans voir devant lui, ébloui, Bourdage avançait tout droit, et il allait s'asseoir n'importe où quand Rajotte l'attrapa par la manche : « Hé ! là, le gros, tu r'connais pus le monde. » Il se laissa tomber devant Rajotte ; une bouffée de sang lui était montée au visage. On les regardait. Il fondait dans son paletot. Et Rajotte qui parlait fort, qui l'accusait : « Tu faisais semblant de pas m'voir, espèce de rat ! » Il respirait, la bouche ouverte : « Ben non, c'est à cause du soleil. J'l'avais en pleine face, j'voyais rien.

— Pis elle, tu la voyais pas, j'suppose ?

— Qui ça ? d'un air innocent.

— Laisse faire, grosse nouille. Prends ton thé.

— J'sais pas si j'ai l'temps. J'ai pas dit à man que j'sortais. »

Rajotte moulait de la mie de pain entre ses doigts. « J'ai pas encore eu de nouvelles du Bureau d'la Main-d'oeuvre, mais une chose qui f'rait mon affaire, sais-tu quoi ? Conduire une vanne Montréal-New York, ou ben Montréal-Miami. M'écoutes-tu ? » Bourdage finit par dire : « Après-midi, si t'as rien à faire, tu pourrais v'nir chez nous, jaser un peu. C'est juste à côté. » Rajotte riait, ses lèvres ouvertes comme une plaie sur les dents avariées : « Pour quoi faire ?

— J'sais pas trop, passer le temps . . . »

Rajotte engouffrait son morceau de gâteau au chocolat. Il fixait Bourdage : « Ta moman va me trouver mal emmanché avec mes pantalons fripés. » Sa fouchette retomba dans la soucoupe. Le sourcil tremblotant, Bourdage regardait ailleurs : « Surveillance ton langage. C'est surtout ça qui l'agace.

— J'parle comme j'parle. Si t'es pas content, ça m'fait pas un pli sus l'ventre ! Les fais pas ci, fais pas ça, j'aime mieux

t'dire... » Et il fit le geste de les balancer derrière lui. Bourdage reprit, comme s'il venait tout à coup de s'en rendre compte : « Aux nouvelles, on a annoncé d'la neige. J'ai hâte. On va avoir un hiver sibérien.

— Un hiver quoi ?

— Comme en Sibérie.

— T'es déjà allé là ?

— Non, mais c'est encore plus froid qu'au Canada.

— T'aime ça, on dirait, g'ler jusqu'au trognon ? C'est vrai que t'es toujours enrhumé chez vous, toué », répliqua Rajotte, maussade, et il se leva, enfila sa veste imperméabilisée, doublée et capitonnée. Bourdage le suivit, levant les yeux sur la serveuse qui, derrière le comptoir-caisse, semblait ne pas les voir. « C'est par là », dit-il, une fois dehors. Des feuilles roulaient sur le trottoir. Il monta l'escalier gris, se retourna pour montrer à Rajotte l'érable planté devant la maison de briques. « Le seul arbre de la rue, on l'a devant chez nous. » Il poussa la porte avant d'ajouter : « C'est pas un sapin d'Abitibi, mais c'est mieux que rien. » Rajotte se pâmait de rire. Bourdage attendit que ça finisse et monta l'escalier intérieur presque sur la pointe des pieds. La lumière le fit sursauter. Madame Bourdage l'attendait en haut, un chandail noir sur les épaules. « Veux-tu me dire où t'étais rendu ? Depuis quand tu sors sans m'avertir ? Pis t'es pas tout seul par-dessus le marché ? Il reprit son souffle, puis : « C'est Rajotte d'Abitibi. » Elle remit ses lunettes pour examiner Rajotte de la tête au pieds. « Si tu veux le faire entrer, dis-lui d'enlever ses bottes. Mon plancher est frais ciré. » Comme Rajotte se déchaussait en souriant, elle leur tourna le dos : « J'vas étendre mon linge. Si le téléphone sonne, oublie pas de répondre, surtout.

— A te prend pour un enfant », lui dit Rajotte dès qu'elle eut disparu à l'autre bout du corridor. « Attends-moi une minute. Je r'viens avec des sandales. » Rajotte regardait ses pieds. « Ça devrait te faire », dit Bourdage. Il les chaussa : « Ça m'serre les orteils. Ils s'assirent sur le divan du salon recouvert d'une housse fleurie. « Vous avez pas de tivi ? » Bourdage avait tiré un album de timbres de la petite bibliothèque et s'était rassis. « Regarde celui-là, le rouge...

— Franchement, moué, les timbres... Le seul que j'con-

nais, c'est celui avec la fiole d'la reine.

— J'en ai avec la Reine Victoria, dit Bourdage, tout excité.

— J'me d'mande comment ta mère a fait pour te mettre au monde, p'tite comme elle est. » Bourdage, le nez dans son album, soupira : « C'est ma mère adoptive. Tiens ! J'en ai un rare. Jette un coup d'oeil là-dessus. » Mais Rajotte bâillait : « Un timbre c'est rien qu'un timbre. » Bourdage ouvrit la bouche pour la refermer aussitôt. « T'as rien à boire ? » demandait Rajotte à Bourdage qui s'était levé d'un bond, lui tournant le dos : « Une chose que j'aimerais savoir... C'est difficile à dire. Ça fait assez longtemps que tu manges au restaurant du coin. Tu dois la connaître un peu ?

— Qui ça ?

— Fais-moi pas parler pour rien, Tu l'sais ! »

Rajotte ricanait, les pieds posés sur la petite table de noyer : « Le chat a fini par sortir du sac, hein ? Là j'commence à comprendre. T'avais ton idée quand tu m'as invité à v'nir jaser chez vous. » Et il s'étira en regardant bouger son gros orteil. « Pis tu penses que j'vas t'aider, c'est ça, le gros ? » Et il alluma la cigarette qu'il avait retirée du haut de son oreille. « T'as tort de t'faire des idées. C'est pas une fille pour toué. Pour commencer, t'arrives en retard : est déjà mariée, même si son mari fait d'la prison à l'heure qu'y est là. Ça t'en bouche un coin, ça ? »

Son album sous le bras, Bourdage restait planté devant le divan, plus blême que nature, mangeant ses mots : « Tu dis n'importe quoi ! Tu fais exprès... » Rajotte fumait lentement. « Un midi qu'on était tout seuls, j'lui ai dit de s'asseoir. J'voulais qu'on sorte ensemble. Devine, devine ! A m'a demandé si j'm'étais r'gardé dans le miroir. C'est pas assez fort, ça ? » Bourdage souriait, à peine cependant, en répliquant : « Avec ta façon de parler, c'est pas surprenant. T'as l'air d'un bon à rien.

— Son mari, tu penses qu'y est bon à quèque chose, derrière les barreaux ?

— C'est drôle, disait Bourdage, rêveur, à la voir j'aurais jamais cru. J'la pensais fille.

— Oublie ça », dit Rajotte en secouant la cendre de sa cigarette dans le pot de grès d'où émergeaient quatre ou cinq

quenouilles. « Qui me dit que tu m'contes pas d'histoires ? insistait Bourdage.

— Va lui demander !

— Es-tu fou ?

— I' serait temps que tu te déniaises. Encore dans les jupes de ta mère, à ton âge, tu devrais avoir honte.

— Un beau jour, je l'aurais invitée. Ou aurait pu aller se promener . . . »

Plié en deux, Rajotte se tenait les côtes. « Penses-tu qu'les filles se contentent de ça ? Se promener ! T'as même pas osé lui d'mander son nom, j'gagerais. » Bourdage s'était rassis, à l'autre bout du divan. « Pis ça t'aurait pris trois ans pour lui parler dans l'blanc des yeux. » Bourdage bondit, laissant sur le divan le creux de son poids ; il arpentait le salon en répétant : « J'peux pas croire . . . J'peux pas . . .

— T'as tes timbres pour te désennuyer, dit Rajotte.

— Mais toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Te figures-tu que j'vas brailler longtemps ? Je r'tourne chez nous.

— En Abitibi ?

— Là ou ailleurs ?

— Tu t'ennuieras pas d'elle avec ses yeux verts ? »

Rajotte s'était redressé, debout maintenant, une longue mèche de cheveux sur l'oeil : « Qu'i' soient verts ou rouges, veux-tu m'dire c'que ça change ? Chez nous, au moins, les filles c'est des filles. » Bourdage, tête baissée, insistait d'une voix basse, murmurante : « Si t'avais pu rester, on aurait parlé d'elle des fois. J'sais pas . . .

— Avec ta moman qui m'aurait fait enlever mes bottes avant d'entrer ? Aurait fallu r'garder tes maudits timbres. Non, merci. Y a justement un autobus qui part dans une heure.

— T'as décidé ça vite, dit Bourdage. Sans attendre de nouvelles du Bureau de la Main-d'oeuvre. » Rajotte ricanait : « C'est mieux comme ça. Supposons que j'serais resté, on aurait fini par se chicaner. » Puis il enfila son blouson : « Bon ben, j'y vas ! » Il chaussa ses bottes, releva la mèche qui lui tombait sur l'oeil et tapota le ventre de Bourdage. « As-tu assez d'argent ?

— Juste assez, mon gros. Un conseil : fais un détour au lieu de passer devant le restaurant. Prends soin de ta moman. Comme ça, t'es sûr d'aller direct au Ciel. »

Bourdage plissait les yeux, les mains derrière le dos. « Bon ben, si j'veux arriver, faut que j'commence par partir. Bonne chance, mon gros !

— Bonne chance. » Et il le vit descendre sans se retourner, ouvrir la porte et lui adresser un salut de la main. « Si tu r'viens à Montréal, tu sais où j'reste... »

— On part rien qu'une fois. Salut. »

Il avait refermé la porte derrière lui. Bourdage entendit ses pas rapides dans l'escalier gris, puis plus rien. Il se sentit agrippé par le bras. Madame Bourdage le traîna comme une poche dans la cuisine où il aperçut, sur la table, le panier plein de linge. Elle se planta les poings sur les hanches : « Tu vas m'expliquer c'que ton gars d'Abitibi v'nait faire chez nous. Tes cachotteries c'est fini, t'as compris ?

— Ecoutez, man... »

Il avait l'estomac pris comme du plâtre, implorant les immenses yeux gris fixés sur lui. « Y a pas d'écoutez, man. C'est moi qu'tu vas écouter à c't'heure ! J'veux pas que tu sortes sans raison. C'est la dernière fois que j'te le dis... » Il avait envie de partir sans dire un mot, de tenter sa chance dans l'inconnu, de risquer sa vie même ; mais il l'écoutait sans broncher, le regard ailleurs. « J'ai rien à cacher, man. Mais c'est vrai que j'devrais pas sortir tout seul... »

— T'as besoin d'être raisonnable. Y a pas assez qu't'es invalide ? En attendant, viens m'aider à étendre mon linge pendant qu'le soleil chauffe.

— J'y vas, man, j'y vas. »

3

La serveuse lui avait apporté son café en bâillant. Rajotte lui tapota la fesse. « Dis-moué pas que tu t'endors, bébé. J'voulais qu'on sorte après ta journée.

— Tu m'emmènes où ?

— A Blue Bonnets. Ça fait des années que j'veux voir des chevaux courir. Des années, bébé, que j'attends ça.

ANDRÉ MAJOR

(Toulouse, novembre 1970)